L'autonomie alimentaire des laitières à coût maîtrisé

Emeric Barbier a diversifié ses ressources fourragères en maintenant ses charges de mécanisation sous contrôle.

Deux postes suivis de près

	L'exploitant	Groupe de référence du contrôle laitier
Coût alimentaire (en €/1 000 l de lait)	69	64
Coût de mécanisation (en €/1 000 l de lait)	86	121
- dont travaux par tiers (en €/1 000 l de lait)	35	29
- dont amortissement (en €/1 000 l de lait)	24	52

« Depuis trois ans, je participe à une journée d'échange sur le calcul du coût de production de mon atelier laitier, explique Emeric Barbier, installé à Burcin, en Isère. C'est un moyen de vérifier que la stratégie de notre exploitation est cohérente et de discuter pour trouver ensemble des pistes d'amélioration. Aujourd'hui, le droit à l'erreur est mince : les marges s'amenuisent et les investissements doivent être bien réfléchis. » L'alimentation et les charges de mécanisation sont deux postes suivis de près.

Avec ses 78 ha de SAU, Emeric mise sur l'autonomie en fourrage. En 2011, il a, par exemple, implanté 5 ha de Cipan en moha. Il le distribue aux génisses lors du sevrage avec du foin. Emeric établit ses rations avec son contrôleur laitier. Le menu hivernal des quarante montbéliardes comprenait cette année 10,5 kg de matière sèche (MS) de maïs ensilage, 3,5 kg MS d'ensilage d'herbe majoritairement à base de luzerne, du foin à volonté et 3,5 kg d'un tourteau du commerce à 38 % de protéines. Les plus fortes productrices sont complémentées avec de l'orge et du tourteau, au maximum 2 kg.

Les vêlages étant répartis sur l'année, Emeric a donc besoin de stocks suffisants douze mois sur douze. D'autant que ses 20 ha de maïs ne sont pas irrigués. Emeric garde en mémoire l'année 2004, où, après l'augmentation de son quota, il avait dû acheter des fourrages. Aujourd'hui, il ne vend plus de maïs grain, sauf lors d'une année exceptionnelle.

LUZERNE, HERBE ET MAÏS FONT SILO COMMUN

Il s'est aussi tourné vers la luzerne. L'an dernier, il en a implanté 3 ha. Les deux premières coupes sont ensilées et stockées à l'avant du silo d'herbe. « Je distribue la luzerne en premier quand j'ouvre le silo en septembre, détaille-t-il. Elle favorise la rumination après le manque d'herbe de fin d'été. Seule la troisième coupe est fanée car, à cette période, en août, elle sèche facilement. Nous avons perdu l'habitude de cultiver la luzerne. Si elle est mal fanée, les vaches ne veulent pas la manger. A l'inverse, ensilée ou enrubannée, c'est toujours un bon produit, mais qui a un coût. »

Emeric ramasse la dernière coupe avec une autochargeuse, un outil amorti. S'il a assez d'herbe à l'automne, il la récolte de la même manière et la stocke avec la luzerne dans un silo avec deux tiers de maïs. « C'est un moyen économique de valoriser cette herbe d'automne, souligne-t-il. Le silo est en libre-service pour les génisses. Cela limite le travail d'astreinte, mais la concurrence au front d'attaque pénalise les plus petites. J'ai d'ailleurs quelques soucis lors de la mise à la reproduction. » C'est pourquoi Emeric projette d'agrandir la stabulation des vaches pour y loger une partie de ses génisses.

Les réunions sur le coût de production sont l'occasion de mettre en commun des pistes d'économie. Ainsi, Emeric réfléchit à acheter ses tourteaux par camion de 25 tonnes. « La livraison ne peut avoir lieu chez moi car le chemin d'accès est trop étroit. Je cherche à grouper ma commande avec celle de voisins. » Les tourteaux sont tout de même livrés par 10 tonnes car Emeric a investi dans une cellule. L'an passé, il s'est engagé sur des contrats de six mois pour essayer de limiter les coûts. « Mais ce n'est pas gagnant à chaque fois ! »

DU MATÉRIEL EN CUMA

Les charges de mécanisation sont l'autre cheval de bataille d'Emeric. « Elles sont souvent aussi importantes que les frais d'alimentation.

DES REPÈRES ET DES ÉCHANGES

L'objectif du calcul de coût de production est de faire un état des lieux et de donner des repères. Le calcul est basé sur une méthode nationale. Toutes les charges de l'atelier sont prises en compte. Des coefficients permettent de répartir celles qui ne sont pas propres à la production laitière. Le coût de production est calculé aux 1 000 litres de lait commercialisés pour faciliter les comparaisons. L'analyse est détaillée poste par poste. Au-delà des chiffres, c'est une occasion d'échanger sur les pratiques. Le contrôle laitier de l'Isère a organisé cet hiver 120 calculs de coût de production et des réunions pour discuter par petits groupes des résultats. Car derrière les euros se cache la maîtrise technique. Et au sein d'un système, les écarts entre exploitations peuvent varier du simple au double.

« Les frais de mécanisation pèsent autant que les frais d'alimentation sur le coût de production. »

PHOTOS C. HIET

◀ **ECHÉANCE.** L'an dernier, Emeric Barbier a acheté ses tourteaux en contrat pour limiter les factures.

▲ **MAÎTRISE.** Pour limiter les coûts de mécanisation, Emeric Barbier privilégie le matériel de la Cuma et les achats à plusieurs.

Des économies sont possibles. » Comme son père, Emeric a presque tout son matériel en copropriété et dans deux Cuma. « Quand je me suis installé, j'ai privilégié la construction d'un bâtiment fonctionnel. Je savais que j'aurais un problème de main-d'œuvre quand mon père partirait à la retraite. Je ne possède que le matériel pour les foins, à l'exception de la presse. »

Emeric participe aussi à un groupe « tracteur -charrue » dans une Cuma. « Je dispose ainsi d'un outil récent à moindre coût. Je l'utilise 250 heures par an, pour tous les gros travaux : le curage, les labours, pour presser les balles rondes pendant les foins. Je ne pourrais plus m'en passer. Le groupe me permet d'utiliser la tonne à lisier ou le déchaumeur à disque porté des Cuma. Je réserve les vieux tracteurs amortis pour les travaux qui nécessitent peu de puissance. Avoir un tracteur de 130 chevaux pour mener la pirouette, ça fait cher ! »

VEILLER AUX FRAIS D'ÉLEVAGE

Cette organisation est possible car l'exploitation est dans une zone dense et dynamique au niveau agricole. Les Cuma sont proches. « Si je n'ai pas le temps de faire un travail, je le délègue. Si j'ai prévu d'utiliser du matériel de la Cuma, je veille à ne pas pénaliser les autres adhérents. L'an dernier, une entreprise a semé mon colza. Les heures que je n'ai pas faites avec le tracteur, je les ai utilisées pour implanter les Cipan. Les Cuma fonctionnent parce qu'un groupe s'engage à utiliser le matériel. »

Enfin, le calcul du coût de production passe aussi au peigne fin les frais d'élevage. « J'ai rencontré un problème de mortalité sur mes veaux, se souvient Emeric Barbier. Je savais qu'il y aurait une incidence économique. Une réaction rapide s'impose car les conséquences sont vite importantes. Ces réunions sont aussi l'occasion d'échanger sur les problèmes que nous avons eus et sur les solutions que chacun a testées. Cela permet notamment de savoir ce qui ne marche pas car ça, personne n'en parle. »

Carole Hiet

POINTS FORTS

- Maîtrise des **charges de mécanisation** avec la Cuma et la copropriété.
- **L'autonomie fourragère.**
- Une **stabulation fonctionnelle.**

POINTS FAIBLES

- **Main-d'œuvre** disponible insuffisante.
- La **concurrence** entre génisses pour l'accès au silo.